

Ci-devant "LE VRAI CANARD"

CONDITIONS :

ABONNEMENT:

UN AN, 50 Cts
 SIX MOIS 25 Cts
 LE NUMERO..... 1 Ct.
 Strictement payable d'avance.

Le Grognard se vend 8 centims la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordé aux agents pour les abonnements qu'il nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Editeur

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste-Thérèse
 En face de l'Hôtel du Canada
 Boite 2144 P. O. Montréal

FEUILLETON DU "GROGNARD"

MADAME PANTALON

XIX

LUNDI-GRAS CUISINIER.

—Non, le capitaine n'en est pas amateur !

—Eh ben, une soupe à l'oignon, c'est friand.

—Non, madame Pantalon ne l'aime pas. Ah ! une julienne ; on met là dedans toute sorte de choses, n'est-ce pas ?

—Oui, toutes sortes de légumes.

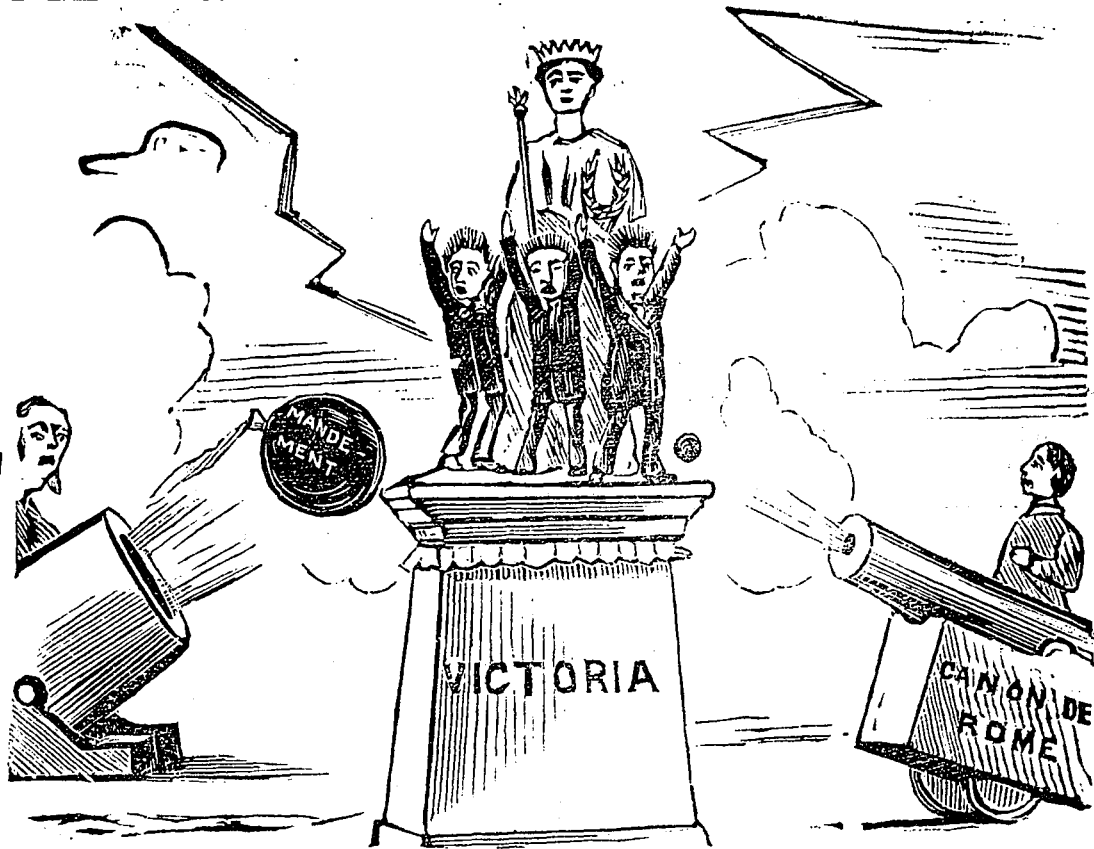
—On peut encore y mettre autre chose... A Marseille, j'ai mangé de la soupe aux poissons, c'était fièrement bon !

—Bah !... des poissons dans la soupe ?... est-ce qu'ils sont frits ?

—Non, ils cuisent dans la sauce... nous avons des goujons dans la pièce d'eau.

—C'est des alettes et des sauteurs.

—Ça m'est égal. Allez en pêcher et apportez-m'en pas mal. Voyons donc ce buffet, si Martine a tout ce qu'il faut pour assaisonner ses fricots... Ça, c'est du vin ordinaire... ça... hum ! bonne odeur...



LAVAL-VICTORIA.

La tempête éclate. Les gens de Victoria veulent tenir bon, malgré la foudre qui gronde, malgré les canons, les obus et la mitraille de Rome. Tien-dront-ils longtemps ?

c'est du madère... ceci... de l'eau-de-vie ; mais cela ne suffit pas : il me faut du kirsch, du rhum, du rack !... Je ne veux pas faire de la cuisine fadasse !... je veux que cela ait du goût, du montant. Je veux enfoncer Martine... Elle fait beaucoup d'embarras, la cuisinière, je vas rabattre son caquet ! Allons à la cave, et ne ménageons pas les spiritueux du capitaine.

Pendant que Lundi-Gras s'occupe du dîner, la petite troupe féminine se promène dans le village et dans les environs, annoncé par le tambour, sur lequel Martine exécute différentes marches. Le son de la caisse éveille l'attention des villageois, ils accourent pour savoir quelles sont ces troupes qui traversent leur pays, et poussent des cris d'étonnement en voyant ce petit détachement d'amazones, dont quelques-unes sont jolies,

tandis que d'autres, peu favorisées par la nature, ont l'air très-gauche avec leur fusil qui les fatigue et qu'elles ne savent plus comment tenir.

Sur leur chemin les indépendantes entendent dire :

—Tiens ! c'est une mascarade !

—Non, ce sont des faiseuses de tours... des satimbanques...

—Oui... elles font tambouriner pour annoncer leur spectacle.

—Mais non ; vous ne reconnaissez donc pas la dame du château, la nièce du capitaine ?

—Ah ! oui, c'est madame Pantalon qui est le caporal.

—Est-ce qu'elle veut encore nommer un garde champêtre ?...

—Mais non. Tenez, le père Farineux les suit par derrière ; il est de la troupe.

—Ah ! la bonne farce... A la chienlit... lit !... lit !...

—C'est une nouvelle garde nationale !...

Le garde champêtre avait rencontré les amazones, et, au lieu de se fâcher, s'était mis à marcher avec elles, en leur criant :

—Mesdames, il est de mon devoir de vous protéger ; c'est M. le maire qui me l'a dit en me chargeant de vous accompagner, de peur qu'on vous insulte, parce que les habitants pourraient vous prendre pour des Cosaques.

Il avait donc fallu souffrir la compagnie du garde champêtre, ce qui avait beaucoup contrarié la petite troupe. Mais bientôt au père Farineux s'étaient joints tous les gamins, tous les enfants du pays en état de marcher, et ils s'étaient mis, les uns à chanter pour accompagner le tambour, les autres à siffler ou à imiter le cri de différents animaux. Alors ma-

damo Pantalon avait ordonné la retraite, qui s'était pas opérée facilement, parce que les amazones étaient précédées et entourées d'une si grande quantité de marmaillo, que souvent le tambour, Martine était obligé de distribuer des claques et des coups de pied pour pouvoir avancer.

—Il me semble que nous ne faisons pas bien bon effet sur les habitants de la campagne, dit Elvina, qui marche au second rang, entre madame Boulard et madame Flambart.

—C'est que nous n'allons pas bien au pas, dit celle-ci. Madame Boulard, faites donc attention, vous partez du pied droit quand il faut partir du pied gauche.

—Ah ! madame, il s'agit bien de mon pied, c'est mon chignon qui part... je le sens qui se détache de dessous ma casquette... il faut absolument que je le rattache.

Madamo, quand on est sous les armes, on ne s'occupe pas de son chignon.

—Je vous trouve plaisante, avec vos ; "sous les armes !..." Qui est-ce qui me prête une épingle à cheveux ?... Martine, en avez-vous une ?

—Madame Boulard, voulez-vous bien laisser notre tambour tranquille ! vous allez le faire jouer faux...

—Une épingle ! au nom de tout ce que vous avez de plus cher... Tout mon costume pour une épingle !...

—Ah ! bon, voilà les gamins qui chantent en marchant devant nous :

Malbrouck s'en va-t-en guerre,
 Miron-ton, ton, miron-taine !

—Est-ce que c'est pour nous qu'ils chantent cela ? demande madame Grassouillet.

—Mais cela m'en à bien l'air... —Bon, les voilà qui se mettent à siffler maintenant !... Ah ! la vilaine canaille !...

—Je crois que nous ferions bien de nous en retourner.

—Au pas, mesdames, au pas,